

Mao Zedong et Jean-Jacques Rousseau : à propos des zhiqing

À Wang Xiaoling

Ici, dans une atmosphère épurée de toutes les idées mortes, se forment de jeunes individus qui, à ne respirer rien que de vivant, épanouiront cette sensibilité nouvelle que nécessite le nouvel aspect du monde.

Maurice Barrès

Brandissons haut levé le drapeau rouge,
Déployant toute notre force,
Dans la campagne et les montagnes,
À la jeunesse incombe un lourd fardeau,
Devant elle, la route est longue,
Mais quel bonheur de voir s'ouvrir
Les vastes horizons des années de combat !

Notre combat aux vastes horizons

À en croire les historiens de la Chine moderne et les spécialistes de Rousseau, l'époque de Mao Zedong n'a guère été propice au philosophe de Genève. En lançant la « Grande Révolution culturelle prolétarienne » en 1966, Mao et le gouvernement chinois proposèrent, parmi d'autres tâches, d'éliminer les « quatre vieilleries », à savoir les « vieilles idées, la vieille culture, les vieilles mœurs et les vieilles coutumes des classes exploiteuses »¹. La littérature et la philosophie occidentales entraient bien dans cette catégorie. Les commentateurs occidentaux furent choqués comme à l'accoutumée par la destruction de monuments ou de bibliothèques par les Gardes rouges en automne 1966, « mais la perte de livres, au cours de cette vague d'activité relativement brève fut modeste en comparaison de celle causée par la réduction drastique des crédits publics et l'état d'abandon quasi total dans lequel furent laissés les bibliothèques après 1966. À la fin de la Révolution culturelle, un tiers des 1100 bibliothèques de la Chine au niveau des comtés ou au-dessus était fermé : plus de sept millions de livres de bibliothèques avaient été perdus, volés ou détruits dans les seules provinces du Liaoning, du Jilin, du Henan, du Jiangxi et du Guizhou »². La lecture des livres étrangers, y compris ceux de l'Union soviétique, fut prohibée, même si *Du Contrat social* avait été traduit par He Zhaowu et publié en 1958 et que les deux *Discours* et *l'Économie politique* connaissaient entre 1957 et 1962, diverses traductions. Même si le maréchal Chen Yi, ancien de la Longue Marche, ministre des Affaires étrangères et poète, avait écrit vers 1960 une ode à Rousseau qui se terminait par ces vers : « Il faut du courage pour se révéler à soi-même/ Comme vous le faites, Rousseau,/ Contre la tyrannie, l'intolérance, toujours dressé,/ Porte-parole des faibles, des opprimés,/ Je relis vos paroles qui inspirent un monde./ Vos idées démocratiques ont éclairé la postérité,/ On devrait interdire d'imposer quoi que ce soit à autrui,/ Celui qui refuse d'être tolérant devrait être pendu »³. Wang Xiaoling peut donc écrire que

« la publication des œuvres étrangères ou chinoises antérieures à 1949 sera interrompue durant la décennie de la Révolution culturelle (entre 1966 et 1977), et celles-ci seront

1 Roderick Macfarquhar et Michael Schoenhals, *La dernière révolution de Mao. Histoire de la Révolution culturelle, 1966-1976*, Paris, Gallimard, 2009, p. 156.

2 *Ibid.*, p. 165-166.

3 Cité dans *Eastern Horizon*, n° 1, 1960, p. 17 et dans Jacques Guillerma, *Une vie pour la Chine. Mémoires 1937-1989*, Paris, Robert Laffont, 1989, p. 281.

condamnées comme des produits "impérialistes" ou "révisionnistes", sinon "féodaux" ou "capitalistes", et qualifiées d'"herbes vénéneuses" nuisibles à la dictature prolétarienne. Bref, Rousseau marginalisé demeure, néanmoins, comme une référence "classique" ayant joué un rôle progressiste dans les mouvements révolutionnaires. Il est donc un des rares philosophes étrangers à bénéficier encore de considération et d'intérêt en Chine avant que ne passe le rouleau compresseur de la Révolution culturelle »⁴.

Celle-ci semble bien mettre un terme à sa lecture. Pourtant, elle s'est indéniablement poursuivie à cette époque. Les lois, qu'elles soient chinoises ou occidentales, sont faites, on le sait, pour être contournées et on ne s'étonnera donc pas du témoignage d'un critique chinois de Rousseau actuel, rappelant un épisode de cette période. Le professeur Zhu Xueqin, qui a publié en 2003 un livre intitulé *L'effondrement de l'idéalisme moral : de Rousseau à Robespierre* (*Dao de li xiang guo de fu mie : cong Lusuo dao Luobosi Bi'er* 道德理想國的覆滅 : 從盧梭到羅伯斯庇爾), déclare qu'il découvrit Rousseau, Hegel, Kant et Belinski, vers 1968, alors qu'il était un jeune instruit envoyé à la campagne – un *zhiqing* (知青)⁵ –, et il va même jusqu'à appeler les villages où furent expédiés nombre de jeunes citadins, les « villages de la pensée libre »⁶. Dans le même recueil de témoignages, Li Xiqiang explique également que la Révolution culturelle lui a donné des opportunités qu'il n'aurait pas eu autrement et notamment celle de lire Rousseau. Il expose comment il fut arrêté dans la rue par des Gardes rouges pour avoir en sa possession *Les Confessions* de Rousseau ; son volume fut saisi, mais il alla le récupérer en apportant un livre de Friedrich Engels et en expliquant que l'ami et collaborateur de Marx était un admirateur du Citoyen de Genève⁷. Ce ne sont là que deux témoignages, mais d'autres épisodes du même genre ont dû se produire.

De tels propos montrent qu'on ne peut balayer d'un coup cette période de la Révolution culturelle, voire de la République chinoise depuis 1949, comme le font certains historiens, sous prétexte qu'elle n'aurait, selon eux, aucune valeur intellectuelle, culturelle ou artistique et n'aurait donné naissance qu'à des formes convenues d'expression. Une telle attitude n'est rien d'autre qu'idéologique. Ce discours est le fruit de la propagande libérale qui « impose dorénavant au monde entier un collectivisme économique et culturelle aussi féroce que le collectivisme communiste, d'autant plus dangereux et difficile à combattre qu'il se garde de proclamer son nom et ses ambitions »⁸. Il peint le monde en noir et blanc et réécrit l'histoire pour le plus grand nombre, en attaquant sans merci ni relâche les régimes qui s'opposent et se sont opposés au capitalisme, se donnant lui-même comme le seul monde possible et vivable. Paul Clark, un historien de la Chine, explique que l'approche usuelle est de regarder les dix années de la Révolution culturelle comme une période d'activités limitées et détournées. Il soutient au contraire qu'elles furent une époque d'innovation et d'expérimentation, d'énergie

4 Wang Xiaoling, *Jean-Jacques Rousseau en Chine (de 1871 à nos jours)*, Montmorency, Musée J.-J. Rousseau, 2010, p. 241.

5 Michel Bonnin écrit : « Les jeunes gens concernés étaient appelés *zhishi qingnian*, expression que l'on abrégait dans le langage courant en *zhiqing*. En français, ce terme, qui signifie littéralement "jeunes possédant des connaissances" a été traduit par "jeunes intellectuels", "jeunes scolarisés", "jeunes éduqués" ou "jeunes instruits". Nous retiendrons ce dernier terme (bien qu'il sonne de façon étrange en français), parce qu'il est le plus usité : utilisé systématiquement dans les années 1970 par les Éditions en langues étrangères de Pékin, il a souvent été repris par d'autres sources. Le caractère peu idiomatique de la traduction n'est pas ici rédhibitoire car le terme chinois constitue lui-même une expression codée, qui ne désignait pas l'ensemble des jeunes gens ayant "de l'instruction", mais seulement ceux qui étaient installés à la campagne ou sur le point d'y partir. Un parfait exemple de langue de bois, donc » (*Génération perdue. Le mouvement d'envoi des jeunes instruits à la campagne en Chine, 1968-1980*, Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 2004, p. 15).

6 Zhu Xueqin, « Interview » dans Yarong Jiang et David Ashley, éd., *Mao's children in the New China. Voices from the Red Guard Generation*, London, N.Y., Routledge, 2000, p. 61. Je traduis.

7 Li Xiqiang, *Ibid.*, p. 77-78.

8 Bernard Rancillac, *Le regard idéologique*, Paris, Somogy, 2000, p. X.

créatrice à la fois sur le plan officiel et non-officiel et qu'au lieu de les considérer comme un temps d'aberrations, elles sont à prendre dans le contexte de certaines tendances culturelles chinoises⁹. La Révolution culturelle fait partie de l'évolution de la Chine et doit être considérée comme une ère d'innovations qui doit être prise en considération et non pas rejetée d'un air supérieur et dédaigneux, tant par les historiens que par les philosophes qui pensent rarement par eux-mêmes et ne répètent une fois encore que ce que l'idéologie dominante leur dicte.



Zhiqing à l'écoute d'un paysan pauvre. Photo parue dans *La Chine*, 1976-9.

La Révolution culturelle a en effet donné naissance à un mouvement inédit qu'il est possible de mettre en relation avec la pensée de Rousseau : celui du *xiaxiang* (上山下乡) ou de l'envoi à la campagne des jeunes gens des villes. Aucun pays n'avait réalisé jusqu'alors une telle expérience pendant un temps aussi long et Thomas P. Bernstein qui a publié un livre érudit sur le sujet, écrit que le *xiaxiang* « diffère totalement du service dans le *Peace Corps*, le militaire, ou de l'*Arbeitsdienst* du Troisième Reich en ce sens qu'il ne fut pas d'une durée limitée »¹⁰, mais prévu pour la vie entière. On peut certes évoquer le mouvement russe des étudiants du début du siècle, mais l'idée du *xiaxiang* est bien de Mao lui-même. Michel Bonnin, dans un livre fondamental sur le sujet, reconnaît qu'on en trouve déjà l'idée chez Li Dazhao qui l'avait lui-même découverte chez les populistes russes, mais il voit surtout son origine dans l'expérience des bases rurales du Jiangxi, puis de Yan'an, durant la guerre sino-

9 Paul Clark, *The Chinese Cultural Revolution. A History*, Cambridge, Cambridge University Press, 2008, p. 1-9. Je traduis.

10 Thomas P. Bernstein, *Up to the Mountains and Down to the Villages. The Transfer of Youth from Urban to Rural China*, New Haven and London, Yale University Press, 1977, p. 3. Je traduis. Voir aussi l'article de Hsing Yen-tse paru dans *La Chine* (n° 9, 1968, p. 34-37) : « Se lier pour la vie aux ouvriers et aux paysans ».

japonaise : « Le rappel de l'origine paysanne de la Révolution sera présent tout au long du mouvement avec des références constantes aux Monts Jinggang et surtout à Yan'an, qui deviendront des lieux de destination importants, chargés de valeur symbolique, pour le *xiaxiang* »¹¹. L'esprit de Yan'an, fait d'austérité, d'économie et d'autosuffisance, est rappelé dans les livres, l'iconographie, les films et la musique durant la Révolution culturelle. Une chanson de l'époque a pour titre : « Les fils et les filles de Yan'an chériront toujours la mémoire de Mao ». Des exemples sont données au lecteur, comme dans cette nouvelle de Song An-na où l'on voit une jeune *zhiqing* s'apprêtant à jeter un collier de cheval usé et une grand-mère qui a « raccommoqué des vêtements ouatés pour la Huitième Armée de Route » et « cousu des chaussures pour l'Armée populaire de Libération », le réparer et lui apprendre ainsi à ne pas gaspiller¹². *Rupture*, un film de 1976 réalisé par Li Wenhua, traite de la révolution dans l'enseignement et met en scène un directeur d'université, ancien bouvier devenu directeur d'une ferme d'État avant d'être nommé à ce poste. Il s'oppose aux tenants de la ligne révisionniste bourgeoise qui prônent un enseignement de classes et conduit ses étudiants au cœur de la forêt pour y construire leur établissement. À leur demande il expose ce qu'était l'école de Yan'an où la vie était dure, mais où les individus se suffisaient à eux-mêmes¹³. Le message est clair et il est repris dans de nombreux textes. « Que l'esprit révolutionnaire de Yan'an formé par le président Mao se transmette de génération en génération et brille éternellement ! »¹⁴, peut-on lire dans une revue de 1969, dans lequel des *zhiqing* médecins exposent tout ce que leur apporte leur nouvelle vie, loin des villes : « La vie dans les montagnes créent d'excellentes conditions pour s'endurcir. Les pics qui déchirent le ciel, les torrents violents, tumultueux et dangereux, sont exactement ce qu'il nous faut pour renforcer notre volonté révolutionnaire. Quelle salle de classe idéale, pour étudier et appliquer de façon vivante la pensée maozedong ! »¹⁵. Dans l'esprit de Mao, les *zhiqing* sont les successeurs de la révolution prolétarienne entreprise en Chine¹⁶. Michel Bonnin décrit certaines communautés pratiquant le « petit communisme » : on y partageait tout de façon égalitaire, non seulement les colis ou l'argent, mais aussi, par exemple, « une seule cuvette pour la toilette de tous les *zhiqing* d'un même sexe, pour le lavage du riz et des légumes, pour la préparation de certains plats comme les raviolis, pour la nourriture des animaux domestiques et pour les besoins naturels la nuit. L'explication principale de ce genre de pratiques spartiates ne résidait pas toujours dans la pauvreté des *zhiqing*, mais dans leur désir de vivre selon l'idéal révolutionnaire »¹⁷.

11 Michel Bonnin, *Génération perdue. Le mouvement d'envoi des jeunes instruits à la campagne en Chine, 1968-1980*, Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 2004, p. 49. Voir aussi Yihong Pan, *Tempered in the Revolutionary Furnace. China's Youth in the Rustication Movement*, Lanham, Lexington Books, 2003, p. 70 et Michelle Loi, « Pour Yan'an », *Tel Quel*, n° 50, été 1972, p. 78-94. Yan'an, c'est aussi un regard autre posé sur les choses et les hommes. Agnes Smedley affirme que Zhu De, fondateur de l'armée rouge chinoise, croyait encore, alors qu'il avait plus de cinquante ans, à la bonté foncière de l'être humain et elle rappelle qu'un journaliste américain venu le voir à Yan'an, en revint avec la conviction que ses camarades et lui « étaient totalement dépourvus de cynisme, qualité qui à ses yeux était en politique d'une importance primordiale. Il se déclara persuadé que, sans ce cynisme, le mouvement politique conduit par les communistes chinois n'avait aucune chance de réussir » (*La longue marche. Mémoires du maréchal Zhu De* recueillis par Agnes Smedley. Traduction de Claude Payen, Paris, Éditions Richelieu, 1969, t. 1, p. 151).

12 Song An-na, « Grand-mère Kin », *Littérature chinoise*, 1975-1, p. 143.

13 Voir Tchouen Tchao et Tcheou Kié, « *Rupture* », *Littérature chinoise*, 1976-7, p. 30-31 et l'analyse de ce film par Tien Che dans *Littérature chinoise*, 1976-6, p. 95-101.

14 Wen Tse-pien, « Les jours de joie », *Littérature chinoise*, 1969-3, p. 120.

15 « Des médecins d'un genre nouveau sont formés dans les montagnes Miao-ling », *Ibid.*, p. 178.

16 *The Rustication of Urban Youth in China* edited by Peter J. Seybolt. Introduction by Thomas P. Bernstein, White Plains, New York, M.E. Sharpe, 1977, p. 22. Voir aussi Jou Souei-tchou et Li Tchen-ting : « Ils sont les continuateurs de la révolution », *La Chine*, 1966, n° 6, p. 26-29.

17 Michel Bonnin, *op. cit.*, p. 250.

En 1917 déjà, Mao avait insisté sur la valeur de la rudesse dans son *Étude sur l'éducation physique*. Il écrivait :

« Le comportement de l'homme supérieur (*Junzi*) se définit par la culture et la douceur ; néanmoins, on ne saurait dire ceci de l'exercice. Il convient que l'exercice soit sauvage et rude. Pouvoir sauter à cheval et tirer en même temps ; aller de bataille en bataille ; pouvoir ébranler les monts par ses cris et changer les couleurs du ciel par son rugissement de colère ; avoir la force d'arracher des montagnes comme Xiang Yu, et l'audace de percer la cible comme You Ji – tout ceci relève de la sauvagerie et de la rudesse, et n'a rien à voir avec la douceur. Pour progresser dans le domaine de l'exercice, il faut être sauvage. Si on est sauvage, on aura une grande puissance, et les muscles et les os seront forts. La méthode d'exercice doit être rude ; alors on pourra l'appliquer sérieusement, et il sera facile de faire de l'exercice »¹⁸.

Que Mao n'ait pas été un partisan de la gymnastique douce lui a certainement été utile durant la guerre. Les récits qui sont publiés pendant la Révolution culturelle par les anciens de la Longue Marche ou les gardes du corps personnels de Mao, insistent sur la rudesse de cette période et montrent comment le Grand Timonier se satisfaisait de cette situation pour se consacrer tout entier à la lutte contre l'ennemi. Chen Changfeng rapporte que, « pour tout bagage, il possédait deux couvertures, un drap, deux uniformes de toile grise comme en portaient les soldats et un chandail de laine grise. Un vieux parapluie rapiécé, une gamelle et une sacoche à neuf compartiments complétaient tout son attirail »¹⁹. Il dormait le plus souvent sur une porte qu'on couchait en guise de lit. Yan Changlin décrit la grotte délabrée et sombre où il vivait, « divisée par des cloisons en deux pièces et demie et qui avait été mise à leur disposition par le paysan pauvre Wang Lai-han » : « Hormis le *kang*, il n'y avait guère de place que pour la table en bois de saule »²⁰. Ces deux gardes du corps montrent Mao économe et proche des soldats et des paysans, enseignant aux premiers, au cours des marches, l'astronomie, la géographie, la politique, l'économie, la littérature et les arts²¹. L'esprit de Yan'an est fait de frugalité et de rusticité, deux qualités que Mao mettra en avant toute sa vie durant. Les hommes et les femmes qui partagèrent cette expérience étaient tour à tour soldats, paysans, artisans ou artistes ; ils confectionnaient leurs vêtements eux-mêmes, donnaient des cours et y assistaient, cultivaient la terre et combattaient contre les Japonais et les forces du Guomindang. Ils se suffisaient à eux-mêmes.

Ces vertus sont aussi celles prônées par Rousseau dans son œuvre. Dès le *Discours sur les sciences et les arts*, il prend le parti de la rusticité et de l'agriculture contre celui du savoir et du raffinement. S'il ne se risque pas à faire la comparaison du laboureur et du philosophe car on ne la lui pardonnerait pas, il évoque Socrate faisant l'éloge de l'ignorance et déclare :

« Socrate avait commencé dans Athènes, le vieux Caton continua dans Rome de se déchaîner contre ces Grecs artificieux et subtils qui séduisaient la vertu et amollissaient le courage de ses concitoyens. Mais les sciences, les arts et la dialectique prévalurent encore : Rome se remplit de philosophes et d'orateurs ; on négligea la discipline militaire, on méprisa l'agriculture, on embrassa des sectes et l'on oublia la patrie. Aux noms sacrés de liberté, de

18 Mao Ze-dong, *Une étude de l'éducation physique*. Article traduit et présenté par Stuart R. Schram. Paris, Mouton et Cie, 19, p. 54.

19 Tchen Tchang-Feng, *Avec le président Mao*, Pékin, Éditions en langues étrangères, 1973, p. 9.

20 Yen Tchang-lin, « Derrière son front, la force de mille fois mille combattants », *Littérature chinoise*, 1971-4, p. 5, ainsi que l'article de Tong Ting-heng, « Le président Mao à Nanniwan », *Littérature chinoise*, 1977-2, p. 13-18.

21 Yen Tchang-lin, *Ibid.*, p. 39. Un article de Hsiang Tong-fang paru dans *La Chine* (n° 13, 1960, p. 28-30) confirme ce goût d'éduquer propre à Mao : « L'intérêt du président Mao pour l'éducation générale des membres de la garde ».

désintéressement, d'obéissance aux lois, succédèrent les noms d'Épicure, de Zénon, d'Arcésilas. *Depuis que les savants ont commencé à paraître parmi nous*, disaient leurs propres philosophes, *les gens de bien se sont éclipsés*. Jusqu'alors les Romains s'étaient contentés de pratiquer la vertu ; tout fut perdu quand ils commencèrent à l'étudier »²².

Le soldat et le paysan sont pour lui les piliers sur lesquels se fonde toute société saine et ils ne font souvent qu'un dans sa pensée, nourrie des exemples antiques. Quand Rousseau réfléchit à la meilleure constitution possible que pourrait avoir le peuple corse, il la voit comme portant « un peuple à s'étendre sur toute la surface de son territoire, à s'y fixer, à le cultiver dans tous ses points, à aimer la vie champêtre, les travaux qui s'y rapportent, à y trouver si bien le nécessaire et les agréments de la vie qu'il ne désire point d'en sortir »²³. Les promoteurs du *xiaxiang* n'auront pas d'autres ambitions.

Rousseau loue les qualités de l'agriculteur et oppose ce dernier à l'homme des villes, tout comme il avait opposé l'homme de la nature à l'homme civilisé. Sa préférence va toujours à l'un comme à l'autre, quoi qu'en disent aujourd'hui les commentateurs qui font du philosophe un chantre de la technique ou un adepte des sciences pour le rendre attrayant au lecteur de l'époque libérale. Il écrit en effet :

« La culture de la terre forme des hommes patients et robustes, tels qu'il les faut pour devenir bons soldats. Ceux qu'on tire des villes sont mutins et mous, ils ne peuvent supporter les fatigues de la guerre, ils se fondent dans les marches, les maladies les consomment, ils se battent entre eux et fuient devant l'ennemi. Les milices exercées sont les troupes les plus sûres et les meilleures ; la véritable éducation du soldat est d'être laboureur »²⁴.

Rousseau, on ne l'a sans doute pas assez remarqué, prône en premier lieu dans *Émile*, une éducation rustique. Son élève est « rustiquement élevé »²⁵ et l'adverbe a ici le sens fort que l'on trouve dans le *Dictionnaire de Trévoux*, associant la rudesse et même l'impolitesse. L'éducation rousseauiste n'est pas destinée à faire de l'enfant un être douillet, policé et bien convenable, tel que les rêvent les personnes âgées, mais un personnage autonome et rude quand il le faut. Rousseau affirme aussi avoir été rustiquement élevé dans *Les Confessions*, et il décrit avec tendresse les polissons de Genève qui rentraient, fiers et orgueilleux, après s'être battus, les donnant aux lecteurs comme un idéal à réaliser :

« On était plus grossier de mon temps. Les enfants rustiquement élevés n'avaient point de teint à conserver, et ne craignaient point les injures de l'air auxquels ils s'étaient aguerris de bonne heure. Les pères les menaient avec eux à la chasse, en campagne, à tous leurs exercices, dans toutes les sociétés. Timides et modestes devant les gens âgés, ils étaient hardis, fiers, querelleurs entre eux ; ils n'avaient point de frisure à conserver ; ils se défiaient à la lutte, à la course, aux coups ; ils se battaient à bon escient, se blessaient quelquefois, et puis s'embrassaient en pleurant. Ils revenaient au logis suant, essoufflés, déchirés, c'étaient de vrais polissons ; mais ces polissons ont fait des hommes qui ont dans le cœur du zèle pour servir la patrie et du sang à verser pour elle »²⁶.

22 J.-J. Rousseau, *Discours sur les sciences et les arts* dans *Édition du Tricentenaire-Euvres complètes* éd. par Raymond Trousson et Frédéric S. Eigeldinger, Genève, Paris, Slatkine, Champion, 2012, tome IV, p. 411. Référence abrégée par la suite *ET-OC*.

23 J.-J. Rousseau, *Projet de constitution pour la Corse* dans *ET-OC VI*, p. 628.

24 *Ibid.*, p. 629. Romans et films mirent en scène de manière très positive l'action des milices, et notamment des milices féminines, pendant la Révolution culturelle. Voir par exemple, le livre de Li Jou-tsing, *Miliciennes des îles*, Pékin, Éditions en langues étrangères, 1977, et le film *Haixia*, qui en fut tiré et qui a été réalisé en 1975 par Qian Jiang, Chen Huaiai et Wang Haowei, ainsi que l'article paru dans *La Chine*, 1965, n° 2 : « Magnifique illustration des théories sur la guerre populaire : la démonstration militaire de la milice populaire de Chantong ».

25 J.-J. Rousseau, *Émile (manuscrit Favre)*, *ET-OC VII*, p. 214 et *Émile*, *ET-OC VII*, p. 540.

26 J.-J. Rousseau *Lettre à d'Alembert*, *ET-OC XVI*, p. 596.

Quand Rousseau écrit à Madame Dupin pour lui parler de ses enfants abandonnés, il évoque l'éducation qu'ils ont peut-être reçue aux Enfants-Trouvés et celle qu'il aurait voulu leur donner :

« Je sais que ces enfants ne sont pas élevés délicatement, tant mieux pour eux, ils en deviennent plus robustes, on ne leur donne rien de superflu mais ils ont le nécessaire, on n'en fait pas des messieurs, mais des paysans ou des ouvriers, je ne vois rien dans cette manière de les élever dont je ne fisse choix pour les miens quand j'en serais le maître. Je ne les préparerais point par une mollesse aux maladies que donnent la fatigue et les intempéries de l'air à ceux qui n'y sont pas faits, ils ne sauraient ni danser ni monter à cheval, mais ils auraient de bonnes jambes infatigables. Je n'en ferais ni des auteurs ni des gens de bureau. Je ne les exercerais pas à manier la plume mais la charrue, la lime ou le rabot, instruments qui font mener une vie saine, laborieuse, innocente dont on n'abuse jamais pour mal faire et qui n'attirent point d'ennemis en faisant bien. C'est à cela qu'ils sont destinés par la rustique éducation qu'on leur donne. Ils seront plus heureux que leur père »²⁷.

L'agriculture et le travail manuel qu'elle entraîne ont donc des vertus morales, civiques et patriotiques qui contribuent à tenir l'homme à la place où il connaîtra le bonheur. Ils assurent son indépendance et son autonomie, comme on le voit avec Émile qui, grâce au métier de menuisier qu'il a appris, échappe à la douleur et peut vivre partout dans le monde. Bien qu'il dise dans son traité d'éducation que l'agriculture est le premier métier de l'homme, le plus honnête et le plus utile, et par conséquent le plus noble, Rousseau ne le destine pas à son élève. L'agriculture lie en effet l'individu aux intempéries qui lui assurent de bonnes ou de mauvaises récoltes, aux animaux qui ont besoin de lui, aux hommes et seigneurs qui l'entourent et qui peuvent lui nuire. Par ailleurs, Émile n'a pas besoin d'apprendre cette activité, « il la sait ; tous les travaux rustiques lui sont familiers ; c'est par eux qu'il a commencé ; c'est à eux qu'il revient sans cesse »²⁸. On sait aussi l'admiration que Rousseau porta à Kleinjogg, le « Socrate rustique », dont lui parla Léonard Usteri en novembre 1761. Wegelin qui s'entretint avec le philosophe genevois écrit qu'il le préférait au premier savant de l'Europe²⁹.

Dans *La Nouvelle Héloïse*, Rousseau, par la plume de Saint-Preux, propose une synthèse de tout ce qu'il expose sur l'état rustique dans ses écrits :

« La condition naturelle à l'homme est de cultiver la terre et de vivre de ses fruits. Le paisible habitant des champs n'a besoin pour sentir son bonheur que de le connaître. Tous les vrais plaisirs de l'homme sont à sa portée ; il n'a que les peines inséparables de l'humanité, des peines que celui qui croit s'en délivrer ne fait qu'échanger contre d'autres plus cruelles. Cet état est le seul nécessaire et le plus utile. Il n'est malheureux que quand les autres le tyrannisent par leur violence, ou le séduisent par l'exemple de leurs vices : c'est en lui que consiste la véritable prospérité d'un pays, la force et la grandeur qu'un peuple tire de lui-même, qui ne dépend en rien des autres nations, qui ne contraint jamais d'attaquer pour se soutenir, et donne les plus sûrs moyens de se défendre. Quand il est question d'estimer la puissance publique, le bel esprit visite les palais du prince, ses ports, ses troupes, ses arsenaux, ses villes ; le vrai politique parcourt les terres et va dans la chaumière du laboureur. Le premier voit ce qu'on a fait, et le second ce qu'on peut faire »³⁰.

27 J.-J. Rousseau, « Lettre à Madame Dupin de Francueil, 20 avril 1751 », *ET-OC XVIII*, p. 183-184.

28 *Émile*, *ET-OC VII*, p. 565.

29 Wegelin, « Caractère de M. Rousseau sous ses faces principales. Môtiers, le 28 octobre 1763 » dans *Dix-huitième siècle*, 16, 1984, p. 220.

30 *La Nouvelle Héloïse*, V, 2, *ET-OC XV*, p. 925-926.

Rousseau a parcouru les campagnes et vu vivre les paysans. Plusieurs épisodes rapportés dans *Les Confessions* ou *Émile* le confirment. Il sait combien dure est leur vie et dans quel inconfort ils sont bien souvent. La campagne chinoise que découvrent les *zhiqing* durant la Révolution culturelle est souvent une révélation pour eux : ils rencontrent un monde sans électricité, sans l'eau courante, avec des paysans qui sont loin de répondre à l'image idéalisée donnée dans les manuels scolaires³¹. La rusticité de leur condition est bien l'école à laquelle Mao Zedong veut les soumettre. Un téléfilm justement intitulé *Zhiqing*, réalisé par Zhang Xinjian et dont le scénario, écrit par l'un d'eux devenu un écrivain fort connu du *Xiaxiang*, Liang Xiaosheng, a été diffusé en 2012 sur les chaînes chinoises³². Il montre les jeunes instruits vivant en commun, allant chercher l'eau à la rivière, se lavant et nettoyant leur linge à la main dans des cuvettes, portant manteaux et bonnets à l'intérieur comme à l'extérieur quand l'hiver est là. Liang Xiaosheng vécut avec ses compagnons dans un moulin abandonné faits de branches d'arbres : « Nos lits étaient aussi faits de branches. Ils n'étaient pas des lits ordinaires, mais un endroit où une douzaine de personne pouvaient dormir »³³. Zheng Lu-nian écrit que « les conditions d'hygiène étaient inexistantes. La rivière nous tenait lieu de douches et de lavabos »³⁴. Zhu Xiao-Mei qui a conté son aventure de *zhiqing* appelle « le frigo » la pièce où elle pratique le piano et dit que « la température n'y dépasse pas zéro degré »³⁵.

Si on peut trouver chez Rousseau une image des paysans qui annoncent par certains côtés l'idéal du *xiaxiang*, on ne trouve pas dans ses textes politiques et dans leurs applications pour *Émile*, la Corse ou la Pologne, un projet d'une telle ampleur. Pourtant l'idée d'une rééducation des philosophes et des savants par le travail agricole n'est pas absente de sa pensée. Le 28 juin 1762, il écrit à Malesherbes :

« Vos gens de lettres ont beau crier qu'un homme seul est inutile à tout le monde et ne remplit pas ses devoirs dans la société. J'estime, moi, les paysans de Montmorency des membres plus utiles de la société que tous ces tas de désœuvrés payés de la graisse du peuple pour aller bavarder six fois la semaine dans une académie, et je suis plus content de pouvoir dans l'occasion faire quelque plaisir à mes pauvres voisins que d'aider à parvenir à ces foules de petits intrigants dont Paris est plein, qui tous aspirent à l'honneur d'être des fripons en place, et que pour le bien public ainsi que pour le leur, on devrait tous renvoyer labourer la terre dans leurs provinces »³⁶.

31 Dans *Desert Rose* (Penguin Books, 2004, p. 57-58), Mary Weijun Collins raconte ses premières impressions quand elle arrive à la ferme militaire où elle est affectée, dans le désert de Gobi, impressions d'autant plus dures qu'elle appartient comme nombre de ceux qui ont écrit leurs souvenirs sur cette période à une famille d'intellectuels aisés. Un paysan l'accueille et lui montre d'abord où prendre le pétrole qui servira pour allumer sa lampe. Ensuite, il la conduit dans un bâtiment pour chercher les points qu'on lui avance pour ses futurs achats : « Je l'ai suivi dans la cuisine où je vis deux planches de bois et un wok gros comme un petit satellite. Un couple d'hommes faisait des petits pains sur une des planches et sur l'autre, des femmes coupaient des courges. Nous dépassâmes la cuisine et entrâmes dans une petite pièce – le bureau et le magasin. Un homme était assis derrière une table parmi les outils : elle était faite d'une planche de bois rugueux et de quatre pieds tordus et étroits. D'une boîte en carton sur le sol, il tira deux tas de tickets, le plus épais noir et le plus mince rouge foncé ». Je traduis. Voir aussi Emily Wu et Larry Engelmann, *Une plume dans la tempête. Une enfance dans la tourmente de la Révolution culturelle*, Paris, France Loisirs, 2008, p. 380-381, ainsi que les premières pages du roman de Dai Sijie : *Balzac et la petite tailleuse chinoise*.

32 Ce téléfilm en 45 épisodes est accessible sur le site de la télévision chinoise : <http://dianshiju.cntv.cn/program/zhiqing/shouye/>

33 Liang Xiaosheng dans *Morning Sun. Interviews with Chinese Writers of the Lost Generation* ed. by Laifong Leung, New York, M.E. Shrape, 1994, p. 115. Je traduis.

34 Zheng Lu-nian, *Le petit miroir. De Shanghai à Paris : un destin chinois*, Paris, Buchet-Chastel, 2009, p. 160.

35 Zhu Xiao-Mei, *La Rivière et son secret. Des camps de Mao à Jean-Sébastien Bach : le destin d'une femme d'exception*, Paris, Robert Laffont, 2007, p. 153.

36 « Quatre lettres à Malesherbes », *ET-OC II*, p. 935. Paul Theroux trouve ce souhait naturel : « Je songeais à tous ces prétentieux, ces "je-sais-tout", les critiques et les spécialistes en littérature que j'aurais aimé voir empilés dans un train à destination de la Mongolie, pour y remuer du fumier et vivre dans des granges. Mais bien sûr,

Rousseau partage avec Mao le désir de devenir un paysan. À Lenieps, le 25 novembre 1756, alors qu'il vient de quitter Paris et de rompre avec les philosophes, il écrit combien il est heureux de ne voir plus ni livres ni papiers et de « vivre comme un vrai paysan, car je sens que c'est ma véritable vocation »³⁷. Mao, de son côté, voulait devenir un paysan à vie, prendre racine à la campagne³⁸. Cette aspiration correspond sans doute pour les deux hommes à une vision idéalisée d'eux-mêmes, mais elle traduit bien la qualité qu'ils accordent l'un et l'autre à la vie rustique.

Mao Zedong n'a guère évoqué Rousseau dans ses écrits et ses biographes se contentent de dire qu'il l'a lu dans sa jeunesse, avec d'autres auteurs occidentaux. Leur source qu'ils ne nomment généralement pas, consiste dans les propos rapportés par le journaliste américain Edgar Snow dans *Étoile rouge sur la Chine*, parue en 1938. Deux mentions y sont faites de Rousseau. La première dans laquelle Snow affirme que « Mao est un grand amateur de philosophie » et qu'il dévora en trois ou quatre nuits de lecture intensive plusieurs ouvrages nouveaux qu'un visiteur venait de lui apporter. Snow ajoute : « Il n'avait pas limité ses lectures aux philosophes marxistes, mais était au courant des Grecs anciens, de Spinoza, de Kant, de Goethe, de Hegel, de Rousseau et d'autres »³⁹. Quelques pages plus loin, c'est Mao lui-même qui précise ses lectures dans le récit autobiographique qu'il procure au journaliste. Il explique que n'aimant pas l'école où il s'était inscrit, à Xiangxiang, en 1911, il décida d'organiser à son propre usage « un programme d'étude qui consistait à lire tous les jours à la Bibliothèque provinciale du Hunan », à Changsha où il vécut jusqu'en 1918 :

« Durant cette époque d'autoéducation, je lus de nombreux livres et étudiai la géographie et l'histoire mondiales. Pour la première fois, je vis là et étudiai avec un intérêt passionné une mappemonde. Je lus *The Wealth of Nations* d'Adam Smith, *Origin of Species* de Darwin et un livre d'éthique de John Stuart Mill. Je lus des œuvres de Rousseau, la *Logic* de Spencer et un livre de droit de Montesquieu. Je mélangéai poésie et romans et les contes de l'ancienne Grèce avec une étude sérieuses de l'histoire et de la géographie de la Russie, de l'Amérique, de l'Angleterre, de la France et d'autres pays »⁴⁰.

Bien qu'il ne précise pas le titre du livre de Rousseau qu'il a lu, il est probable que ce soit *Du Contrat social* traduit en 1900 par Yang Tingdong. Il est probable aussi que sa connaissance de Rousseau ne s'est pas limitée à ce seul ouvrage. Nora Wang écrit qu'il lut des écrits consacrés aux grands hommes du monde et aux réformes politiques, ainsi que des journaux. Parmi les premiers, elle cite d'après Li Rui *Les Héros et les Génies du monde*, dans lequel « il trouva les biographies de Washington, de Napoléon, de Pierre le Grand, de Catherine de Russie, de Gladstone, de Rousseau, de Montesquieu et de Lincoln »⁴¹. À cette découverte livresque des auteurs occidentaux, il faut ajouter les conversations que Mao eut alors et par la suite avec des Chinois revenant de France ou avec des révolutionnaires qui avaient séjourné

j'en aurais fait partie. En Chine, un intellectuel est simplement quelqu'un qui ne s'adonne pas au travail manuel. Nous serions tous là, condamnés à creuser des trous pour avoir été si ennuyeux. C'était un sort affreux, mais on comprenait le pourquoi de cette politique. Tout un chacun à un moment de son existence a souhaité envoyé son pire ennemi pelleter de la merde – en particulier un m'as-tu-vu qui ne s'est jamais sali les mains. Mao avait poussé cet agréable petit fantasme à ses limites les plus noires » (*La Chine à petite vapeur. Riding the Iron Rooster*, Paris, Grasset, 1989, p. 398).

37 *ET-OC* XVIII, p. 392.

38 Cité dans Michel Bonnin, *op. cit.*, p. 42.

39 Edgar Snow, *Étoile rouge sur la Chine*. Traduit de l'américain par Jacques Reclus, Paris, Stock, 1965, p. 74.

40 *Ibid.*, p. 121.

41 Nora Wang, *Mao Zedong, enfance et adolescence*, Paris, Autrement, 1999, p. 58. Sur Li Rui, Rousseau et Mao, voir Wang Yuanhua, « A philosophical correspondence with Li Rui. Translated by Shao Dongfang », *Journal of Chinese Philosophy*, 22, n° 2, juin 1995, p. 233-238.

au Japon et découvert là-bas les écrits de Nakae Chōmin et de ses disciples⁴². Surtout la lecture du *Min Bao* et des articles de Liang Qichao, Wang Jingwei, Ma Junwu et d'autres lui offrait un commentaire régulier de la pensée de Rousseau et des autres philosophes des Lumières⁴³. La Chine de la fin des Qing et de la première République connaît une véritable effervescence autour des idées occidentales et qui ne se limite pas à la capitale et aux grandes villes. Une étude des copies des étudiants qui se sont présentés alors aux derniers concours mandarins permet de voir que Rousseau est présent jusqu'en province et qu'on discute de sa politique et de sa pédagogie. La bourgeoisie de province, la *gentry*, est réticente à son égard car sa pensée menace la tradition, mais elle nourrit aussi la réflexion sur la République qui naît alors dans le pays⁴⁴. Mao ne fait pas bande à part sur ce point. L'éducation à la philosophie européenne sera d'ailleurs complétée pour lui, en 1913, par Yang Changji qui avait passé dix ans au Japon, en Allemagne, puis en Grande-Bretagne et qui croyait au libéralisme occidental.

On ne trouve cependant guère d'écho direct de la philosophie de Rousseau dans les écrits de Mao. Il serait hasardeux de dire que c'est l'auteur des considérations sur l'abbé de Saint-Pierre qui lui dicte les pages sur « la guerre pour la paix perpétuelle » dans *Problèmes stratégiques de la guerre révolutionnaire en Chine*, en décembre 1936⁴⁵. L'influence de Rousseau passe aussi probablement par les canaux de la pensée socialiste et anarchiste dont Mao s'enthousiasme vers 1918. Nora Wang note que, sous l'influence du journaliste Shao Piaoping, il « fut dans cette période un lecteur passionné de Tolstoï, de Kropotkine, de Bakounine » et des populistes russes⁴⁶. Les deux premiers avaient prolongé la pensée de Rousseau sur la corruption des villes et la régénération à la campagne. *Guerre et paix* ou *Les Cosaques* développaient ce thème. Kropotkine avait de son côté publié en 1910, *Champs, usines et ateliers*, dans lequel il proposait un nouveau type de société, fondé sur la raison et l'entraide. Il déplorait notamment le temps gaspillé pour ne rien apprendre dans l'éducation conventionnelle et la stupidité dont les êtres humains se satisfaisaient pourtant si bien :

« Nous autres civilisés, hommes et femmes, nous savons tout, nous avons des opinions arrêtées sur tout, nous nous intéressons à tout. Mais nous ignorons comment vient le pain que nous mangeons – encore que nous prétendions connaître à fond ce sujet, nous ignorons comment on fait pousser le blé, quelle peine cette culture donne aux paysans, ce qu'on peut faire pour diminuer leur labeur, quelle espèce de gens sont ces hommes qui procurent la nourriture à nos intéressantes personnes... Nous sommes sur tous ces points plus ignorants que le dernier des sauvages, et nous empêchons nos enfants de s'instruire de ces choses,

42 Il ne faut pas oublier que les révolutionnaires japonais célébrèrent Rousseau en 1912 dans un café de Tokyo. Socialistes, anarchistes et nationalistes rendirent hommage au philosophe genevois. Voir Matsuo Takayoshi, « Rousseau à la fin de l'ère Meiji », *Études J.-J. Rousseau*, 2, 1988.

43 On trouvera dans le livre de Wang Xiaoling, *J.-J. Rousseau en Chine*, une liste des articles évoquant le philosophe genevois dans les publications chinoises de 1899 à 1911.

44 Sur cette réception, voir Wang Yao, *J.-J. Rousseau et le monde intellectuel en Chine (1882-1911)*, thèse de doctorat en Sciences sociales dirigée par Xu Jilin et Frédéric Attal, École Normale Supérieure de Cachan, 2014.

45 *Écrits militaires de Mao Tsé-toung*, Pékin, Éditions en langues étrangères, 1969, p. 252-255.

46 Nora Wang, *Op. Cit.*, p. 160. Wang Xiaoling m'apporte aussi le renseignement suivant : « L'histoire des *Zhiqing* n'est pas sans rappeler celle des Groupes d'études et de travail coopératifs (*gongdu huzhu tuan* 工读互助团) de 1920. Mao, sous l'influence des idées anarchistes, a participé aux activités de ces groupes composés de jeunes étudiantes et étudiants des universités de Pékin. Il s'agissait d'étudier à mi-temps et de travailler à mi-temps, l'objectif étant de *détruire en commun* l'ancienne société et de *construire en commun* une nouvelle société coopérative et solidaire entre tous. Bien que leurs activités n'aient duré que quelques mois faute de soutien financier, cette expérience donna "plein de joie et d'espoir" à Mao (Voir Pang Xianzhi, et al, *Mao Zedong nianpu (Les Annales de Mao Zedong, 1893-1949)*, tome 1, Beijing, Zhongyang wenxian chubanshe, p. 53). On peut penser que lorsque Mao donna la directive d'envoyer les *Zhiqing* à la campagne, outre l'idée de la rééducation des jeunes instruits par les paysans, il songeait sans doute à réaliser l'objectif des années 1920, qui n'a pas pu se réaliser sous le règne des seigneurs de la guerre ».

même ceux d'entre eux qui préféreraient cette étude au fatras de notions indigestes et inutiles dont on les gave à l'école »⁴⁷.

Kropotkine consacre un chapitre à cette question de l'éducation et prône comme d'autres théoriciens anarchistes tels Élisée Reclus ou Henri Roorda, la fusion du travail intellectuel et du travail manuel à l'école. Il rappelait que « la soi-disant "division du travail" est née sous un régime qui condamnait la masse des ouvriers à travailler durement tout le long du jour et pendant toute leur vie au même genre d'ouvrage fastidieux »⁴⁸ et rêvait d'une production socialisée dans laquelle chacun pourrait s'épanouir et où il n'y aurait plus cette distinction entre travailleur manuel et travailleur intellectuel. Parlant de ce dernier, il affirmait que

« quel qu'il soit, – homme de science ou artiste, physicien ou chirurgien, chimiste ou sociologue, historien ou poète – il gagnerait à passer une partie de sa vie, soit à l'atelier, soit à la ferme – ou mieux encore à l'atelier *et* à la ferme. Être en contact avec l'humanité qui travaille à sa besogne quotidienne, et arriver à la satisfaction de savoir que lui-même s'acquitte de ses devoirs de producteur non privilégié de la richesse sociale, serait pour le savant comme pour l'artiste un essor de vie nouvelle, un accroissement du génie créateur »⁴⁹.

La leçon d'*Émile* à travers Kropotkine et d'autres auteurs, a sans nul doute circulé jusqu'à Mao et joué son rôle quand il lança l'idée du *xiaxiang*, pendant la Révolution culturelle. Zhu Xueqin en est convaincu. Il écrit en effet :

« Dans mon œuvre, je compare la pensée politique de Mao avec celle de Jean-Jacques Rousseau. Il existe maintes ressemblances. Rousseau oppose les "bons sauvages" aux individus corrompus du monde civilisé. Mao rapproche à part égale "le plus noble avec le plus stupide, le plus humble avec le plus intelligent". Pas étonnant qu'il commanda aux jeunes instruits d'aller à la campagne pour être rééduqués par les paysans. Rousseau croyait que les sciences et les arts conduisaient au déclin de la vie morale. Mao est du même avis quand il écrit : "Quand le satellite est dans le ciel, le drapeau rouge tombe sur le sol". Comme Rousseau, Mao plaçait les valeurs morales au-dessus de tout. Il croyait que la poursuite de la richesse matérielle est dangereuse. Le matérialisme ne fait que freiner la satisfaction spirituelle »⁵⁰.

Au moment des Cent fleurs, en 1957, Mao publie un texte sur le travail de propagande, où il fait le point sur les cinq millions d'intellectuels que comprend la Chine. Il note d'abord que ceux qui sont hostiles au marxisme sont un nombre infime et déclare qu'on doit permettre à ceux-ci de l'être : « Certains intellectuels idéalistes peuvent approuver le régime politique et économique du socialisme sans être d'accord avec la conception marxiste du monde »⁵¹. La persuasion, plus que la contrainte, devait être le moyen utilisé pour les faire adhérer. À l'égard des ennemis, la méthode de la dictature devait être employée, « autrement dit, aussi longtemps qu'il sera nécessaire, nous ne leur permettrons pas de participer à l'activité politique, nous les obligerons à se soumettre aux lois du gouvernement populaire, nous les forcerons à travailler

47 Pierre Kropotkine, *Champs, usines et ateliers*, Ivry-sur-Seine, Phénix éditions, 2001, p. 209-210.

48 *Ibid.*, p. 389.

49 *Ibid.*, p. 388.

50 Zhu Xueqin, « Interview » dans Jiang, Yarong et Ashley, David, éd., *Mao's children in the New China. Voices from the Red Guard Generation*, p. 65. Je traduis. Littéralement, le propos de Mao est : « Le plus noble est le plus stupide, le plus humble est le plus intelligent » (*gaogui zhe zui yuben, beijian zhe zui congming* 高贵者最愚笨·卑贱者最聪明).

51 Mao Zedong, « Intervention à la conférence nationale du parti communiste chinois sur le travail de propagande (12 mars 1957) » dans *Cinq essais philosophiques*, Pékin, Éditions en langues étrangères, 1971, p. 257.

pour qu'ils se transforment par le travail en hommes nouveaux »⁵². Les autorités tenteront d'obtenir une adhésion de plein gré et ne feront pas étudier par la contrainte, mais tous les intellectuels devront se rééduquer. Pour Mao, il n'existe que deux écoles dans le monde : celle du prolétariat et celle de la bourgeoisie capitaliste. Ceux qui, comme Liu Shaoqi tentent de concilier les deux, d'introduire la hiérarchie et de pousser dans la voie de la compétition pour obtenir de meilleurs postes, sont dans l'erreur. Mao rappelle le temps de Yan'an où les intellectuels ont pu entrer en contact direct avec les ouvriers et les paysans. Ceux-là qui n'avaient au mieux qu'une connaissance livresque de ces derniers, ont pu les découvrir et fusionner avec eux : « Certes, étudier dans les livres est indispensable, mais cela ne suffit pas pour résoudre les problèmes. Il faut étudier la situation du moment, examiner l'expérience pratique et les données de la réalité ; il faut être ami des ouvriers et des paysans »⁵³. Les intellectuels ne sauraient se contenter du bagage traditionnel qui est celui de la bourgeoisie, puisque, pour Mao, toute pensée est l'expression d'une classe déterminée et en porte l'empreinte ; ils doivent encore apprendre et « à moins de se débarrasser de tout ce qui est malsain », ils ne sauraient éduquer les autres :

« Ce que nous avons à faire, c'est d'apprendre tout en enseignant, de nous mettre sur les bancs tout en servant de maîtres. Pour être bon maître, il faut avant tout être bon élève. Il y a beaucoup de choses qu'on n'apprend pas dans les livres seuls, il faut les apprendre auprès des producteurs – des ouvriers, des paysans pauvres et des paysans moyens de la couche inférieure, et, à l'école, auprès des élèves, auprès de ceux qu'on enseigne »⁵⁴.

Les intellectuels sont destinés à servir les masses ouvrières et paysannes dans la pensée de Mao Zedong, qui ajoute : « Nous recommandons aux intellectuels d'aller parmi les masses, dans les usines, dans les campagnes »⁵⁵.

On s'en rend compte, le mouvement *xiaxiang* date d'avant la Révolution culturelle et il est loin de correspondre aux travaux forcés que décrivent aujourd'hui les journalistes, historiens et philosophes du système libéral pour répondre à la propagande en cours et la renforcer. William H. Hinton qui arrive en Chine en 1947, envoyé d'abord comme technicien de tracteur par un organisme américain, enseigne alors l'anglais à l'Université du Nord, institution née de la guérilla ; il écrit qu'il venait à peine d'arriver que la moitié des professeurs et des étudiants partirent pour se joindre au mouvement de réforme agraire. Des centaines de volontaires, explique-t-il, issus de l'université et des cadres, partirent pour être dispersés par groupes de dix afin d'étudier la condition réelle de la population paysanne, l'aider et apprendre d'elle :

« L'enthousiasme suscité par le départ d'un si grand nombre de ses étudiants et de ses professeurs électrisa l'université. Des garçons et des filles en bleus de chauffe couraient en tous sens, ficelant leurs bagages, roulant leurs sacs de couchage, les fixant à l'aide de courroies afin de les porter sur le dos, en chantonnant ou en conversant avec animation. Nombre de ceux qui n'avaient pas été choisis pour partir restaient là, l'air triste »⁵⁶.

Hinton lui-même est gagné par cet enthousiasme quand il voit les colonnes partir, drapeau rouge en tête et il décide alors de rester dans le pays et de participer à « la grande aventure ».

52 Mao Zedong, « De la juste solution des contradictions au sein du peuple (27 février 1957) » dans *Ibid.*, p. 171.

53 Mao Zedong, « Intervention à la conférence nationale du parti communiste chinois sur le travail de propagande (12 mars 1957) », p. 265.

54 *Ibid.*, p. 262.

55 *Ibid.*, p. 263. En 1958, Mao lança un nouvel appel : « Tous les intellectuels qui ont l'occasion d'aller travailler à la campagne doivent s'en réjouir. La campagne est un vaste théâtre où leur esprit créateur peut s'épanouir ».

56 William H. Hinton, *Fanshen. La révolution communiste dans un village chinois*, Paris, Plon/Terre humaine, 1976, p. 21.

L'état de la Chine qu'il décrit, et la misère et l'exploitation auxquelles les paysans étaient soumis dans la société féodale d'avant la révolution, expliquent aisément celle-ci et doivent rester à l'esprit quand on veut comprendre le sens de la Révolution culturelle, et non pas répéter les poncifs bien-pensants et politiquement corrects sur le « totalitarisme maoïste » que le « monde libre » assène aujourd'hui comme hier pour se présenter comme la seule solution possible.



Zhiqing rendant hommage à Mao Zedong en 1976.

La Révolution culturelle chinoise a été avant tout, dans son principe, une remise en cause de la division du travail en manuels et intellectuels, hommes et femmes, citadins et campagnards, salariés et patrons, exploités et exploités. On sait quelle place donne Rousseau à ce moment de la civilisation où les hommes eurent besoin du secours des autres et où on s'aperçut qu'il était utile à un seul d'avoir des provisions pour deux » : alors l'égalité disparut, « la propriété s'introduisit, le travail devint nécessaire, et les vastes forêts se changèrent en des campagnes riantes qu'il fallut arroser de la sueur des hommes et dans lesquels on vit bientôt l'esclavage et la misère germer et croître avec les moissons »⁵⁷. Jean Daubier qui publie en 1971 la première histoire de la Révolution culturelle fait de cette division du travail une des causes essentielles de celle-ci :

57 J.-J. Rousseau, *Discours sur l'origine de l'inégalité* dans *ET-OC V*, p. 152.

« En séparant au cours des siècles les villes et les campagnes, les branches d'industrie et les professions, en atteignant à l'époque moderne au summum du morcellement des tâches, en engendrant les spécialités, les espèces et jusqu'à la mécanisation des cerveaux, la division du travail a scindé les sociétés humaines. Elle est à l'origine de toutes les aliénations et elle a séparé l'homme d'avec lui-même »⁵⁸.

Tout l'effort de Mao a été, avec le *xiaxiang* et la lutte contre le révisionnisme, de lutter contre cette division et de tenter de réduire l'écart qu'elle engendre. Le Grand Timonier a en effet pris conscience que la bourgeoisie réactionnaire n'avait pas été abattue après la troisième guerre civile et l'échec du Guomindang en 1949, et qu'elle reprenait l'offensive contre le socialisme qui s'instaurait. L'exemple de l'Union soviétique qui avait trahi l'idéal de Lénine et donné naissance à de nouvelles classes de privilégiés était un avertissement ; le parti communiste français avait pareillement capitulé devant la réaction : « La Grande Révolution culturelle prolétarienne en cours est tout à fait indispensable pour consolider la dictature du prolétariat, prévenir la restauration du capitalisme et édifier le socialisme »⁵⁹, déclarait alors Mao.

Dès la fin des années cinquante, l'envoi à la campagne des intellectuels droitiers issus de familles bourgeoises et lettrées, pour être rééduqués, se produit. Les témoignages, romans ou récits laissés par eux, ne peuvent donc être suspectés de complaisance à l'égard de l'idéologie maoïste et du régime qui, s'il veut supprimer certaines divisions, instaure par ailleurs une hiérarchie très contraignante fondée sur les origines sociales et familiales⁶⁰. Aussi le lecteur est-il surpris de voir que ces auteurs confirment la justesse des vues envisagées par Mao.

Zhang Xianliang est l'un de ces romanciers. Né en 1936, un poème lui vaut de connaître le sort qu'il prête à son héros, Zhang Yonglin, dans *Mimosa* et *La moitié de l'homme, c'est la femme*. Zhang est en effet envoyé dans un camp de rééducation par le travail dans lequel il découvre le monde des travailleurs, monde que lui avait évité de connaître le milieu aisé auquel il appartenait et où ils n'apparaissaient que sous la forme des domestiques. Plus tard, note-t-il, il fréquenta les intellectuels et accepta « les images que les affiches donnaient des travailleurs : chemise blanche, salopette, casquette, visage rayonnant et bras musclés ». Là, à la ferme, il les découvre dans leur réalité :

« La première chose qui me frappait chez eux, c'était cet optimisme, cette désinvolture qui créaient une atmosphère absolument différente de celle du camp. Dans un village désert si pauvre, si rétrograde, un tel état d'esprit paraissait incroyable. Leurs sentiments étaient d'autant plus naturels qu'ils se manifestaient d'une manière rustre, avec une simplicité d'enfant... »⁶¹.

Il découvre la délicatesse derrière la rusticité apparente du chef de brigade Xie : « Il y avait sur sa figure maigre et couverte de rides la générosité de la vieillesse, ce qui le rendait doux et bienveillant ». Quand ce dernier lui apprend qu'il peut circuler à sa guise et même aller à la ville voisine, il comprend qu'un homme à l'apparence aussi rude peut « avoir des sentiments

58 Jean Daubier, *Histoire de la révolution culturelle prolétarienne en Chine*, Paris, Petite bibliothèque Maspéro, 1974, t. 1, p. 24.

59 *La Grande Révolution culturelle prolétarienne. Recueil de documents importants*, Pékin, Éditions en langues étrangères, 1970, p. 3.

60 Il existait alors cinq « catégories rouges » (cadres révolutionnaires, militaires révolutionnaires, martyrs de la révolution, ouvriers et paysans pauvres et moyen-pauvres) et cinq « catégories noires » (propriétaires fonciers, paysans riches, éléments contre-révolutionnaires, mauvais éléments et droitiers). Les enfants issus de la catégorie noire étaient d'emblée suspects quand ils arrivaient dans les villages ou les usines, même s'ils étaient révolutionnaires. Ce sont eux qui, dans l'ensemble, ont écrit et écrivent encore les principaux témoignages sur les *zhiqing*.

61 Zhang Xianliang, *Mimosa*. Traduit par Pan Ailian, Beijing, Littérature chinoise, Collection Panda, 1986, p. 77.

aussi délicats envers les autres » et il en est profondément ému⁶². Il en est de même quand il assiste à un échange entre Ma Yinghua et Hai Xixi et qu'il découvre la vérité que la première vient d'énoncer au second : « "Manger et ne plus avoir faim" ! Il m'avait fallu vingt-cinq ans pour arriver à comprendre cette vérité. Assurément, c'était beaucoup plus difficile à comprendre que la *Poétique* d'Aristote. Il faut presque payer de sa vie une telle expérience... »⁶³. Zhang Yonglin apprend véritablement l'humanité au contact de ces personnes.

Un autre épisode est significatif. Ayant obtenu la permission de circuler, Zhang se rend à une foire voisine et il lui prend l'envie d'acheter des carottes. Il engage l'affaire avec un paysan, mais profite de sa simplicité pour perturber sa logique et acquérir ce qu'il convoite à un prix moindre que ce qu'il aurait dû payer : « J'étais fier de moi. Encore une fois ma ruse avait réussi ! [...] Et moi, j'étais de ceux qui les dupaient en recourant à la ruse. Oh ! "moi", quel genre d'homme étais-je donc ? ». Zhang s'examine et prend conscience de sa conduite. Il l'attribue même à ses origines familiales et rappelle une leçon que lui a donnée autrefois son oncle, selon laquelle il faut être rusé dans les affaires :

« Il suffisait qu'une chose change de mains, et c'étaient deux *yuan* gagnés... Certes, lutter pour survivre est instinctif à l'homme, mais les moyens pour mener cette lutte varient selon les tempéraments et la culture de chaque individu. La transmission héréditaire est un phénomène naturel, mais les acquis ultérieurs peuvent également se transmettre aux descendants par l'éducation. Je fus horrifié de me rendre compte que même démuné de tout bien, mes instincts de capitaliste coulaient dans mes veines. Lorsque j'avais été critiqué en 1957, je n'avais pas accepté les critiques, j'avais douté de leur bien-fondé. Plus tard, j'avais reconnu mes fautes en bloc. Mais en 1960, au cours des temps difficiles, je les avais complètement contestées. Aujourd'hui, je reconnaissais que les critiques qu'on m'avait faites étaient justes. Même les critiques haineuses du "Directeur des affaires" étaient justifiées. D'instinct, celui qui a mendié depuis l'enfance éprouve de l'antipathie pour un "jeune seigneur" qui a connu le luxe depuis le plus jeune âge. Sans m'en rendre compte, j'étais réellement un "droitier bourgeois". Et, la plupart du temps, j'en étais inconscient, parce que c'était ma nature »⁶⁴.

La rééducation par le travail est donc positive pour ce qui concerne la découverte de soi et des autres. Elle est aussi un retour aux origines. Dans *La moitié de l'homme, c'est la femme*, le même personnage déclare que l'instinct primitif de l'homme le porte spontanément vers le travail physique : « Un travail physique intensif peut ressusciter en nous cet instinct primitif masqué par la civilisation, depuis longtemps enfoui sous la conscience, nous faire retourner brusquement des dizaines d'années en arrière, et y retrouver le plaisir psychique de sentir notre corps se développer, se transformer, perfectionner ses qualités »⁶⁵. Ce retour peut prendre aussi la forme de l'ensauvagement pur et simple pour certains *zhiqing* qui vivent dans des endroits très reculés. Bai Hua avait ainsi été envoyé dans la région des Wa, une minorité nationale du Yunnan qui vivait à l'état sauvage, afin de s'intégrer à une équipe de production :

« Au début, nous n'arrivions pas à nous faire à la vue de tous ces hommes et femmes bruns intégralement nus. Nous nous tenions, nous, pour les êtres les plus *civilisés*, les plus *rouges*, les plus révolutionnaires du monde. L'année n'avait pas pris fin, cependant, que nous nous retrouvâmes plus sauvages encore que les Wa. Nos vêtements en loques ne valaient pas leurs feuilles de palmier. Hors d'état de survivre avec ce qu'on nous donnait en échange de nos

62 *Ibid.*, p. 74 et 75.

63 *Ibid.*, p. 125.

64 *Ibid.*, p. 86-87.

65 Zhang Xianliang, *La moitié de l'homme, c'est la femme*. Traduit du chinois par Yang Yuanliang, Paris, Belfond, 1987, p. 23.

points de travail, les quelque trente garçons et filles que comprenait notre groupe, se détachèrent carrément de leur équipe de production pour se mettre à vivre la vie d'une véritable communauté [...]. Bientôt, certains d'entre nous, les admirateurs de Che Guevara, passèrent la frontière sino-vietnamienne pour s'en aller rejoindre les "combattants du communisme international" »⁶⁶.

L'isolement, la solitude et la soumission à des conditions de vie difficiles peuvent conduire également les jeunes instruits à rompre avec la société et à choisir une tout autre voie que celle initialement prévue, comme le montre par exemple Gu Hua dans une de ses nouvelles⁶⁷.

Il est pourtant courant aujourd'hui de présenter la rééducation chinoise comme un équivalent du goulag ou des camps de la mort nazis, sans aucune possibilité de sortie. Le récit que donne Yang Jiang de son séjour à l'école des cadres, en 1969 et 1970, semblent cependant confirmer que les directives de Mao selon lesquelles il ne fallait pas « user de méthodes brutales et de contrainte pour résoudre les problèmes idéologiques », ont été appliquées⁶⁸. Elle note que si le labeur physique était jugé indispensable à la formation des « gens de bonne trempe », il n'était pas le même pour les jeunes en bonne forme et ceux qui, comme elle et son époux, le romancier Qian Zhongshu, entraient dans la catégorie des faibles. Elle rapporte les confidences que lui fait son mari qu'elle appelle Mocun, puisqu'ils ne sont pas affectés à la même ferme :

« Après le nouvel an, poursuivait Mocun dans ses lettres, ils avaient commencé à construire leurs logements. Les femmes aussi tiraient les lourdes charrettes, moulaient l'argile, faisaient des briques, construisaient, besognant comme les *travailleurs de force*. Lui, M. Yu Pingbo et quelques autres inscrits dans la catégorie des "*vieux, faibles, malades, handicapés*" étaient dispensés de ces gros travaux et ne s'occupaient que de besognes légères »⁶⁹.

Yang décrit les travaux à accomplir dans cette école des cadres ; ils sont ceux que les *zhìqing* accomplissent à la même époque : travaux des champs de six heures à midi, puis reprise jusqu'au soir, mais aussi travaux de maçonnerie puisque les rééduqués doivent construire leurs logements. Un jour de repos tous les dix jours. Il fallait aussi s'occuper des cochons, travailler aux potagers et faire la cuisine, ces deux dernières activités étant réservées aux vieux et aux faibles⁷⁰. La construction d'un puits s'avère nécessaire pour les jardins et l'auteur se trouve dans l'équipe qui s'en charge. Les jeunes font le travail, mais le « coup de main » de Yang « consista à filer à toutes jambes à la compagnie emprunter au gardien deux pioches que je chargeai sur mon épaule » : « À mon grand étonnement, je réussis à tenir le pas de course au retour pour les apporter au potager ». Elle fait part aussi de sa relation ludique avec la terre, la boue et surtout de la bonne ambiance qui règne dans cette équipe de travail : « Tout le monde s'était déchaussé. Ahxiang s'activait vaillamment à la chaîne des seaux, pieds nus au bord du trou. Moi, j'étais bien incapable de soulever ces seaux de boue mais, gagnée

66 Bai Hua, « Grandeur et décadence d'une maison de thé (1981) » dans *La remontée vers le jour. Nouvelles de Chine (1978-1988)*, Aix-en-Provence, Alinéa, 1988, p. 76-77.

67 Gu Hua, « Une maisonnette de bois couvertes de lierre », *Littérature chinoise*, 1983-1.

68 Mao Zedong, « Intervention à la conférence nationale du parti communiste chinois sur le travail de propagande (12 mars 1957) » dans *Cinq essais philosophiques*, Pékin, Éditions en langues étrangères, 1971, p. 281. Voir aussi p. 262, 268, 280.

69 Yang Jiang, *Six récits de l'école des cadres*. Préface de Qian Zhongshu. Traduit du chinois par Isabelle Landry et Zhi Sheng, Paris, Christian Bourgois, 1983, p. 35.

70 Dans une nouvelle intitulée « Le chemin de la steppe », Ru Zhijuan met en scène une femme qui ne trouve pas que les anciens cadres droitiers envoyés en rééducation sont à plaindre : « Ce qui pour eux paraît pénible est bien banal pour nous, les simples gens ! S'installer à la campagne, travailler la terre, préparer les repas, laver le linge, manger du pain de maïs, ce n'est pas si terrible ! » (*Huit femmes écrivains*, Beijing, Littérature chinoise, Collection Panda, 1984, p. 254).

par l'enthousiasme général, j'avais retiré chaussettes et chaussures et j'égalisais, avec une petite pelle, la boue répandue aux quatre coins »⁷¹. L'intellectuelle qu'elle était, découvre son corps et la matière et cela l'a tant frappé qu'elle en fait le récit sur un mode humoristique des années plus tard : « On pouvait vraiment dire que j'avais *modifié mon point de vue et révisé ma vision des choses* », dit-elle ironiquement en reprenant la langue de bois marxiste. Cette époque est contée non pas comme une période de souffrance et d'oppression, mais comme un moment autre dans la vie monotone et toute tracée de deux lettrés intellectuels. Les soirées où elle rencontre Mocun, venue la rejoindre, et les petites ruses qu'ils emploient pour se retrouver avec la complicité du chef de brigade, donnent lieu à un récit poétique et touchant. La traversée qu'elle fait pour aller le voir par une nuit neigeuse, où elle s'égaré et se retrouve n'est pas sans évoquer la leçon d'astronomie et celle d'apprentissage de la peur, dans laquelle Rousseau expose, dans *Émile*, comment il alla chercher une Bible dans l'église, à Bossey⁷². « Heureusement que je n'étais plus la femmelette craintive d'autrefois », déclare-t-elle alors, montrant bien le bénéfice que lui a apporté ce séjour à la campagne.

Yu Luojin est une autre de ces droitières déclarée contre-révolutionnaire en 1966, condamnée à trois ans de rééducation, puis reléguée au Hebei et en Mandchourie. Elle est la sœur d'un dissident renommé, Yu Luohe qui contesta en un célèbre texte le caractère inflexible des origines familiales de classe qui condamnaient des marxistes sincères comme lui, qui fut exécuté en 1970, alors qu'il avait 27 ans. Son livre, *Le Nouveau conte d'hiver*, est donc hanté par le souvenir de ce frère, mais il expose également son expérience à la campagne, parmi les paysans. Il est l'occasion de fréquents retours sur le passé, mais aussi d'exprimer l'émotion et la joie que lui procure sa vie nouvelle. Elle partage bien l'idéal de se réaliser et de s'endurcir des *zhiqing* :

« Désormais, je savais ce qu'était la vie, les relations entre les gens, et je me sentais mieux armé. Depuis deux ans, j'étais chef des travaux de notre groupe, je travaillais d'arrache-pied, parce que je ne songeais qu'à m'endurcir. La nature ne nous tenait pas pour des criminels. Nous avons creusé des bassins pour la pisciculture, travaillé la terre gelée, planté du riz, des vergers, des potagers... tout cela, nous l'avions fait. Nous avons beaucoup exigé de la nature, et nous avons goûté les joies qu'elle nous procurait. Quand le soleil se levait, se couchait, quand les couleurs des quatre saisons se découvraient à nos yeux dans toute leur splendeur, je me sentais comblée, vibrante d'une indicible beauté ! »⁷³.

La vie à la campagne est bien une découverte de soi et une expérience enrichissante qui a donné à ceux et celles qui l'ont vécue une maturité que n'ont pas eue les générations suivantes. Yu fait d'ailleurs un bilan de cette époque dans un passage où elle s'adresse à l'homme qu'elle a connu alors et qu'elle aime :

« Oui, quand nous serons vieux, quels souvenirs garderons-nous de tout cela, hormis ceux des moustiques et des taons des forêts, gros comme une boîte d'allumettes, hormis l'humidité et la lourdeur de l'air, les punaises collées à nos cheveux et la pénurie de légumes ? Que

71 *Ibid.*, p. 46-47.

72 Voir p. 106 à 110.

73 Yu Luojin, *Le Nouveau Conte d'hiver*. Traduction et introduction de Huang San et Miguel Mandarès. Paris, Bourgois, 1982, p. 85. Le cinéaste Chen Kaige décrit aussi comment l'expérience de *zhiqing* le transforma : « Je n'avais plus peur. Mes bras, exercés par des centaines de milliers de fois, forcèrent ; mon sang coula plus librement dans mes veines, une chose qui n'était pas purement matérielle se mit à croître obscurément en moi : peu à peu, j'acquis de la force. En même temps, les ombres qui me collaient à la peau me quittèrent peu à peu. Je devins plus direct, je me sentis libéré d'un poids, comme lorsqu'une grippe guérit d'un coup. Pour devenir adulte, il suffit d'un instant [...]. À partir de ce moment, je cessai d'avoir besoin de suivre la pupille d'un autre pour me prouver l'existence de mon ombre. Le dur travail me donna la santé » (*Une jeunesse chinoise*. Traduit du chinois par Christine Corniot. Arles, Picquier Poche, 2001, p. 179-180).

restera-t-il de ce que nous aurons éprouvé en abattant notre premier arbre, des discussions que nous aurons eues en montant les tentes ou en arrangeant le campement ? Et qui se souviendra de nos moindres sensations dans ce corps à corps avec la nature ? C'est cela la vie ! Voilà ce qui est réel et parlant, ce que doivent décrire les écrivains ! Il n'est pas tolérable que notre littérature soit envahie par les bêtises de ces rapaces qui ne croient pas un traître mot de ce qu'ils racontent. Nous devons apprendre aux autres comment vivre ! »⁷⁴.

L'expérience des *zhiqing* a donné naissance à toute une littérature et à nombre d'écrivains. Xiao Jiang a publié notamment une édition en cinq volumes des *Classiques de la littérature zhiqing* (*Zhiqing wenxue jingdian* 知青文学经典) et un volume édité par Kang Xuepei et intitulé *Zhiqing. Stories from China's special generation* a paru en 2014 aux États-Unis : ils montrent tous deux l'importance qu'a eue cette époque dans la littérature chinoise contemporaine.

Une nouvelle de Xue Haixiang, « L'écume de la vie » confirme qu'elle fut plus un gain qu'une perte pour beaucoup et qu'on a tort de la juger en fonction des critères propres au libéralisme, ainsi qu'on le fait en ce moment. Au contraire, l'héroïne de ce récit, Xiaoli, compare l'époque présente des années 80 à celle où elle était *zhiqing* et la comparaison ne va pas à l'avantage de la première. Elle se sent plus exigeante que les jeunes qu'elle côtoie ; la vie universitaire la tente peu car « celui qui a longtemps voyagé en mer ne s'émeut plus devant le ruisseau. Et tous ceux qui ont vécu la moitié seulement de ce que j'ai vécu envisageraient, j'en suis certaine, la vie monotone des étudiants du même œil indifférent »⁷⁵. L'université n'est qu'ennui pour elle, un lieu morne et sans vie. Cependant un professeur lui dit d'étudier, ainsi qu'aux autres étudiants, *L'Ouragan* de Zhou Libo et elle se retrouve transportée dans le nord-est de la Chine, « dans cette région que je considère comme mon second pays natal » :

« L'immense plaine resplendissante de neige et de glace, les grandes forêts vierges à l'allure imposante, les splendides levers de soleil, les marécages impénétrables, représentaient pour moi, une jeune fille de quinze ans, autant de tableaux pleins de songes merveilleux et mystérieux. Mon père ayant été destitué dès le commencement de la "révolution culturelle", j'ai été obligée, très jeune, de me séparer de ma famille pour aller là-bas faire mes débuts dans le monde. Au milieu de la grande nature, alors pour moi toute nouvelle et majestueuse, j'étais entièrement prise par un noble esprit de sacrifice que je croyais vouer à une grande cause. Je pensais que je luttais avec tous les jeunes de mon âge au premier front d'un combat livré pour émanciper l'humanité tout entière. Sincèrement nous nous croyions en train de réécrire l'Histoire et de bâtir un avenir digne de nos rêves. Alors, loin de nous décourager, la nourriture frugale et les longues et dures journées de travail magnifiaient cette vie de sacrifices en l'imprégnant de poésie »⁷⁶.

La nouvelle exprime une quête de l'émerveillement dans le monde qui a succédé à la Révolution culturelle et qui n'a plus d'idéal. La tante de l'héroïne lui confirme la justesse de son point de vue en rapportant ses propres souvenirs de la guerre anti-japonaise quand son époux et elle n'avaient « chaque jour que quatre morceaux de pain confectionnés avec de la farine d'écorces de grains moulus » : « Nous les mangions en les tenant avec le pan de notre veste pour ne pas en perdre une miette ! Cependant, nous étions toujours joyeux comme si nous avions un trésor. Notre vie difficile pendant les combats, des combats durs et dangereux, était aussi pleine de gaieté, comme un jeu d'enfants. C'est ça, l'esprit révolutionnaire »⁷⁷.

C'est bien cet esprit que retrouvent les *zhiqing* décrits par Liang Xiaosheng dans ses nouvelles. Issu d'une famille pauvre, celui-ci s'est inscrit en 1965, à seize ans, à la sortie de

74 *Ibid.*, p. 190.

75 Xue Haixiang, « L'écume de la vie » dans *Dix auteurs modernes. Nouvelles*, Beijing, Littérature chinoise, Collection Panda, 1983, p. 263-264. La nouvelle figure aussi dans la revue *Littérature chinoise*, 1982-2.

76 *Ibid.*, p. 251.

77 *Ibid.*, p. 314.

l'école secondaire du premier cycle, au Corps d'armée de défrichage dans le Grand Désert du Nord et il a passé là-bas huit années. Cette expérience lui donne la matière d'une part de son œuvre et d'« Une terre fabuleuse » particulièrement : dans ce récit, précise le texte du quatrième de couverture, Liang décrit des jeunes gens enthousiastes qui gagnent des terres à la frontière du Nord, mais ils « sont à la fois victimes d'une tendance extrême gauchiste et auteurs d'actes héroïques ». Il montre la fierté et la joie qu'ils éprouvent « quand surgit, sur cette immense terre vierge, le premier sillon » : « C'est la joie la plus pure que ressentent les défricheurs, une joie que nul autre ne peut éprouver »⁷⁸. Dans cette nouvelle comme dans celle de Xue Haixiang évoquée précédemment, la campagne est un vaste théâtre où, selon les mots de Mao, l'esprit des *zhiqing* peut s'épanouir. Elle est un lieu de souffrance et d'épreuves, mais aussi d'émerveillement, d'endurcissement, de découverte de soi et des autres, de dépassement et d'héroïsme. Cao Zuoya qui a publié une remarquable étude sur la littérature des *zhiqing* a intitulé le premier chapitre de celle-ci : « Héroïsme tragique et idéalisme ». Elle rappelle les mots de Liang Xiaosheng reconnaissant que le mouvement *xiaxiang* était une absurdité et un échec, mais affirmant aussi que cela ne signifiait pas pour autant que les millions de *zhiqing* étaient absurdes ou avaient échoués. Ils avaient montré au contraire de la grandeur à travers leurs souffrances et leurs sacrifices⁷⁹. Nombreux sont les textes qui, durant la Révolution culturelle, proposent en exemple la conduite héroïque de jeunes *zhiqing* donnant leur vie pour sauver les biens de l'État⁸⁰. Toute une génération se projetait alors vers un idéal à réaliser, comprenant non seulement la Chine, mais la libération de l'humanité entière. Elle retrouvait là les valeurs qu'on trouve dans l'œuvre de Rousseau et qui lui donnent cette rugosité si forte aujourd'hui, quand on ne la réduit pas à l'analyse des concepts pour philosophe en chambre et à la rhétorique pour petit cénacle littéraire. Au début d'*Émile*, Rousseau évoquant les grands exemples de l'Antiquité, écrivait : « Une femme de Sparte avait cinq fils à l'armée, et attendait des nouvelles de la bataille. Un ilote arrive ; elle lui en demande en tremblant : "Vos cinq fils ont été tués. – Vil esclave, t'ai-je demandé cela ? – Nous avons gagné la victoire !" La mère court au temple et rend grâces aux Dieux. Voilà la Citoyenne »⁸¹, et il affirmait alors que celle-ci, tout comme le citoyen, avait disparu de la terre. Dans la Chine de la Révolution culturelle, rapporte Zhu Xiao-Mei, on donna à méditer à elle et aux autres *zhiqing* de son groupe, « l'exemple d'une universitaire d'un camp voisin qui a donné une preuve exceptionnelle de sa fidélité à Mao. Deux télégrammes successifs l'ont informée que son jeune fils était gravement malade et qu'il lui fallait revenir d'urgence à Pékin. Chaque fois, elle a répondu qu'elle devait soigner un porcelet, lui aussi souffrant, dont elle avait la charge. Un

78 Liang Xiaosheng, *Une terre fabuleuse*. Traduit par Li Meiyong, Beijing, Littérature chinoise, Collection Panda, 1991, p. 33. Sur ces défricheurs voir le reportage publié dans la revue *La Chine* (n° 1, 1958, p. 12-15) : « Éveil de la vie dans les terres vierges ».

79 Zuoya Cao, *Out of the Crucible. Literary Works about the Rusticated Youth*, Lanham, Boulder, New York, Oxford, Lexington Books, 2003, p. 26. L'enthousiasme des *zhiqing* est bien traduit par Wang Meng qui écrit à propos de l'une d'elles : « On l'avait "envoyée" à la campagne lorsqu'elle avait à peine seize ans. Mais non, "envoyer" n'est pas exact. À l'époque, les salves crépitaient dans les airs, les trompettes appelaient dans les champs, tout baignait dans un océan rouge : les drapeaux, le petit livre, les brassards, les cœurs... Il fallait établir un univers tout rouge dans lequel neuf-cent millions d'habitants seraient unis en un seul, en train de former un cercle de huit ans à quatre-vingts ans, pour réciter les citations du président Mao et crier : "Baïonnette à droite !", "Baïonnette à gauche !", "À l'assaut !" » (« Cerf-volant » dans *Le Papillon. Nouvelles*, Beijing, Littérature chinoise, Collection Panda, 1982, p. 129).

80 Voir par exemple : Li Tien et Wang Tsong-jeu, « L'histoire de Nien Se-wang », *Littérature chinoise*, 1968-1, p. 66-88 qui montre comment Nien se jeta sur un saboteur qui voulait faire dérailler un train et fut heurté par celui-ci. « Un exemple pour la jeunesse révolutionnaire », *La Chine en construction*, Mai 1970, p. 11-15 qui conte en bandes dessinées le destin de Jin Xunhua, mort en voulant récupérer des poteaux électriques emportés par les flots. Hsing Tong-ki, « Je suis du Grand Désert du Nord ! », *Littérature chinoise*, 1976-9, p. 105-119 qui expose la vie de Zhan Yueqiu qui négligea de soigner un cancer pour continuer de travailler. Et aussi toute la mythologie établie autour de Lei Feng.

81 *Émile*, ET-OC VII, p. 315.

troisième télégramme lui a annoncé le décès de son fils. Elle n'a pas versé une larme. Quelques jours plus tard, le porcelet est mort. Elle l'a pleuré »⁸². L'exemple maoïste vaut l'exemple antique ; il est tout aussi rugueux pour nous que pouvait l'être celui de Rousseau pour les philosophes et marquises de son siècle. Le commentaire que fait quelques lignes après Zhu Xiao-Mei, est éclairant : elle note en effet que ses compagnes et elle jugèrent alors cette femme estimable et qu'il lui fallut cinq ans pour mettre cela en doute. Endoctrinement ! Propagande ! diront les professeurs si sûrs d'eux-mêmes et de leur bonne conscience républicaine et démocratique. Il n'empêche que cet exemple et d'autres montrent que la Chine de la Révolution culturelle et des *zhijing* contenait des éléments rousseauistes forts et même ce « lait des forts » dont parlait Nerval. Et tant pis pour les Occidentaux s'ils ne savent plus voir le Citoyen ou la Citoyenne quand ils se présentent à eux, s'imaginant l'être eux-mêmes quand ils participent, et se contentant pour ce faire d'aller voter quand les gouvernements les y autorisent ou de défiler dans la rue en troupeau quand les mêmes gouvernements trouvent un bon slogan pour les manipuler.

La mort de Mao Zedong en 1976 a mis fin à la Révolution culturelle et au mouvement *xiaxiang* quatre années plus tard. Jiang Qing, sa veuve, et la Bande des quatre devenaient aux yeux des Chinois et des Occidentaux les responsables de cette époque qu'historiens et médias allaient peindre maintenant au goût nouveau : cela arrangeait tout le monde. La révolution était terminée et le capitalisme et le marxisme pouvaient se rencontrer. Le commerce entre les deux mondes pouvait renaître et d'aucuns peuvent même regretter à présent les fastes de l'Empire des Qing où l'inégalité et la cruauté avaient pourtant quartier libre. Les valeurs de solidarité, de sacrifice, de frugalité, d'auto-suffisance, de vertu, d'idéal et de communauté disparaissaient au profit de celles de compétition, de bien-être, d'enrichissement et de profit. La société de consommation qui couvre de guirlandes les chaînes dont elle accable les individus, faisait oublier de part et d'autre qu'un autre monde et une autre vie étaient possibles⁸³.

La propagande du monde libéral capitaliste où nous vivons a mille moyens pour transformer le passé⁸⁴ et elle classe généralement et au mieux l'aspiration de cette époque parmi les utopies qu'il faut éviter. Les *zhijing* ont pourtant existé et leur existence n'a de ce fait pas été vaine ou dérisoire. Espérons que quelques-uns d'entre eux peuvent encore prendre à leur compte la déclaration bien rousseauiste d'un des personnages de Liang Xiaosheng :

82 Zhu Xiao-Mei, *La Rivière et son secret*, p. 129.

83 Il n'est pas inutile de rappeler qu'à la même époque, aux États-Unis et en Europe, les hippies prônent également le retour à la campagne. Une traduction expurgée de *Sur la route* de Jack Kerouac avait paru en Chine en 1962.

84 L'attaque se pratique de façon directe comme dans un numéro spécial d'*Historia*, en mars 2015, qui place Mao au côté d'Hitler et de Staline présentés comme « les génies du mal », mais avant d'être aussi catégorique, elle a demandé de la préparation. Un exemple : Cao Zuoya explique que *Blood Red Sunset (Xuese huanghun)*, roman autobiographique de Lao Gui, a été transformé en « mémoires » quand il a été traduit aux États-Unis et publié en 1995. « Le nom du protagoniste a été changé et il est passé de Lin Hao au nom original de l'auteur lui-même, Ma Bo. Plusieurs passages du roman ont été supprimés » pour mieux montrer l'oppression du régime communiste et faire croire qu'on avait là un témoignage de plus (*Out of the Crucible*, p. 51). La falsification de l'histoire et sa réécriture trouvent toujours les auteurs dont a besoin le clan auquel profite ce genre de pratique, et Rousseau avait déjà dénoncé en son temps ceux auxquels leur soumission procurait chaires, honneurs et argent. Ces historiens, avides d'évoquer aujourd'hui les millions de morts des communismes, oublient de comptabiliser les milliards de victimes du capitalisme à travers ses conflits mondiaux, ses guerres coloniales, ses répressions de toutes révoltes et ses destructions à grande et petite échelles de l'humanité, du monde animal et de l'environnement, réalisés partout depuis l'ère industriel. Tout état social est une saloperie, dit un personnage d'André Malraux, et les sociétés libérales telles qu'elles sont en ce début de XXI^e siècle, avec leurs soi-disant États démocratiques, leurs citoyens de pacotille, leurs valeurs républicaines à la noix, leur tolérance à faire vomir et leurs libertés en peau de lapin, confirment tout particulièrement cet avis.

« Ayant vécu dans le Grand Désert, les bourrasques de vent et les tempêtes de neige, ayant goûté les joies et les peines du défrichage d'une terre aussi extraordinaire que le désert aux Démons, nous, les jeunes défricheurs, nous nous trouvâmes fortifiés tant moralement que physiquement. Désormais, que nous restions ou partions, il n'y aurait plus rien au monde qui puisse nous soumettre »⁸⁵.

Tanguy L'AMINOT



85 Liang Xiaosheng, *Une terre fabuleuse*, p. 55.